



LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITÉ
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITE DE REDACTION :
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77
Viconte Charles Terlinden — La Nation Espagnole.
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE
BRUXELLES
TELEPHONE : 17.69.52

Les portes de Madrid enfoncées



La colonie espagnole, massée devant l'Ambassade de Bruxelles, salue le drapeau de l'Espagne nouvelle.



Son Excellence Monsieur Ernesto de Zulueta dans le balcon de l'Ambassade après avoir hissé le drapeau national.

Un Ambassadeur à Burgos

Il faut savoir critiquer le gouvernement quand cela est nécessaire, mais il faut aussi le féliciter quand il le mérite. C'est avec une joie sans pareille que nous avons accueilli les bruits qui couraient au ministère des Affaires étrangères concernant l'envoi d'un ambassadeur à BURGOS.

Il a fallu le temps, mais enfin on a vu clair. Ce n'était vraiment pas trop tôt. Depuis des mois, la victoire du général FRANCO était certaine et les différents pays commençaient à envoyer des représentants en Espagne Nationaliste.

Ces derniers temps, le monde entier, à l'exception de l'U. R. R. S., du Mexique et de la Belgique, reconnaissait l'Espagne rattachée.

Avec quelle amertume, les Espagnols de la zone libérée devaient penser à notre ingratitude. Nous l'avons déjà répété maintes fois; pendant la guerre 1914-1918, l'Espagne s'est, vis-à-vis de nous, montrée d'une neutralité plus que bienveillante. Des personnalités comme le Marquis de Villalobar et M. de Zulueta ont secouru, pendant ces années de détresse, nos populations civiles asservies sous le joug de l'étranger. Combien ces hommes éminents n'ont-ils pas sauvé de vies humaines de chez nous ?

Nous leur avons témoigné notre reconnaissance par des paroles et non par des actes.

Le Belge ne doit pas être fier de la politique étrangère vis-à-vis du renouveau de l'Espagne.

M. POLAIN a fait ce qu'il a pu et nous savons qu'à différentes reprises, il a insisté auprès du gouvernement pour la reconnaissance « de jure ».

Malheureusement, l'influence néfaste des socialistes a, comme toujours, retardé l'exécution d'un projet que la majorité du peuple belge souhaitait.

On nous avait assuré que cette reconnaissance ne se ferait pas avant le 2 avril afin de ne pas compromettre la plateforme électorale des SPAAK, MERLOT, WAUTERS, et consorts.

Elle est folie la démocratie socialiste et la moralité parlementaire ! Afin de permettre à certains candidats « hors poll » de parader devant les électeurs, on sacrifiait les intérêts du pays.

Comédiens, ils l'ont toujours été et ils le resteront toujours. Comme l'écrit très bien « LA GAZETTE », il a fallu le danger pour que l'importation du point de vue belge.

Maintenant, il est passé outre de l'opposition persistante de Messieurs Eckelers, Soudan et Wauters, et le dernier conseil de cabinet vient de décider l'envoi d'un ambassadeur en Espagne Nationaliste.

Quant nous serons représentés à BURGOS, puisse le général FRANCO

ne pas trop nous tenir rigueur de la conduite de nos dirigeants vis-à-vis de son pays.

Souhaitons que le Généralissime écrive pour la BELGIQUE, comme il l'a fait pour la FRANCE, dans la préface du livre de Pierre HERICOURT, « Pourquoi Franco a vaincu » :

« Nous ne voulons dans notre victoire nous souvenir que des innombrables Français qui nous ont accompagnés de leurs vœux et de leurs prières, nous ne voulons penser qu'à ceux qui ont travaillé avec courage et intrépidité à faire connaître à leurs compatriotes le vrai visage de l'Espagne rattachée ».

Et avant de terminer, nous tenons à rendre hommage aux qualités exceptionnelles de Son Excellence de Zulueta, agent général en Belgique du gouvernement FRANCO.

Dès le début de la guerre civile, cet éminent diplomate a envoyé sa démission au gouvernement républicain, prenant ainsi position nette contre ceux qui avaient conduit son pays à cet état de décadence dont il a fallu le relever.

Pendant que le sang coulait, lui, avec tact et prudence, il préparait le terrain pour le « Caudillo » et entamait un peu partout des négociations, soit pour venir en aide à ses compatriotes, soit pour la reconnaissance de l'Espagne Régénérée.

Il eut dans notre pays une mission délicate, rendue quelquefois pénible même par le manque d'éducation de certains dirigeants socialistes.

Dans la tâche qui lui était dévolue, il fut toujours aidé par tous ses collaborateurs qui lui témoignaient un attachement à toute épreuve.

Parmi eux, nous nous en voudrions de ne pas citer M. Cantelli, le sympathique délégué de la « PHALANGE ESPAGNOLE ».

C'est à eux, les opprimés d'hier, qu'il convient de demander d'intervenir en faveur de la Belgique pour qu'elle ne subisse pas trop les conséquences d'une politique qui a été menée contrairement à ses aspirations.

Nous connaissons M. de Zulueta. Nous connaissons tous les autres dont il n'est malheureusement pas possible de citer les noms. Nous savons que tous ils aiment notre pays. Ils se sont rendus compte que la majorité du peuple belge était pour leur chef bien-aimé, même si une politique partisane en avait aveuglé certains.

Nous les sentons vibrer près de nous, avec nous, et c'est de tout notre cœur qu'Espagnols et Belges réunis, nous crierons :

ARRIBA ESPANA UNA, GRANDE, LIBRE!!! VIVE LA BELGIQUE ET SON ROI.

R. H. WERY.

Au cours de l'après-midi du 26, le poste « Radio Nationale d'Espagne » n'a pas cessé de transmettre la note suivante du Quartier Général du Généralissime :

« Espagnols de la zone rouge, le triomphe remporté en Catalogne nous a donné la victoire définitive. Le monde entier le reconnaît et vos chefs eux-mêmes l'avaient. Vous avez perdu la guerre. La reddition s'impose. L'Espagne Nationale maintient toutes les offres de pardon qu'elle a faites et elle sera généreuse à l'égard de tous ceux qui ont été entraînés à la lutte par la tromperie et qui n'ont pas commis de crimes. Le simple service dans l'armée rouge et le fait d'avoir été affilié aux camps politiques contraires au Mouvement National ne constituent pas les motifs d'une responsabilité criminelle. Les délits communs sont du ressort des tribunaux ordinaires. Se rendre pour la Patrie est toujours honorable et verser le sang pour la vaine défense des intérêts personnels d'un petit nombre est une folie criminelle. »

« Une grande offensive va être déclenchée qui rend inutile de pousser la résistance à l'extrême, car celle-ci ne pourrait que retarder de quelques jours ce qui est déjà un fait accompli. »

Le communiqué officiel du même jour confirmait que la nouvelle offensive avait commencé.

« Aujourd'hui — disait-il — nos troupes d'Andalousie ont rompu le front ennemi en plusieurs points du secteur de Cordoue, brisant toutes les résistances, et ont atteint, au cours de leur avance, une profondeur moyenne de 40 kilomètres. »

« Nous avons occupé et dépassé les villages de Hinojosa del Duque, Belacazar, Fuente la Lancha, Villaralto, El Viso, Santa Eufemia, Alcaracejos, Añora, Dos Torres et Pozoblanco. »

« Au cours de la bataille, des bataillons rouges complets, avec leurs cadres, ont hissé le drapeau blanc et se sont rendus à nos forces. Le nombre de prisonniers et des hommes qui se sont rendus s'élève à 10.000 environ. Nous nous sommes emparés d'une grande quantité d'armements et de matériel de guerre, notamment de plusieurs batteries de divers calibres. »

« Nos avions ont coopéré aux opérations des forces de terre. Hier, ils ont bombardé les objectifs militaires du Port d'Alicante et ont atteint plusieurs installations de ce port. »

Le communiqué du 27 ajoutait :

« La progression de nos forces a continué aujourd'hui dans le secteur de Cordoue avec le plus grand succès. Elle a atteint une grande profondeur; nous avons occupé le village de Guijo, la zone minière et le village d'Almaden. L'occupation rapide du col de Santa Eufemia, effectuée dans les dernières heures de l'après-midi d'hier, nous a permis de faire prisonnières toutes les unités ennemies qui se trouvaient dans la boucle de Belacazar. »

« Nous avons également occupé les villages de Pedroche, Torrecampo, Villanueva de Coroba, Venta de Cardena, et les stations de chemin de fer au nord de Belacazar. Dans la partie sud-est de Badajoz nous avons occupé les villages de Zarza-Capilla, Penalsordo, ainsi que plusieurs autres positions très importantes. »

« Le nombre des prisonniers et des miliciens qui se sont présentés aujourd'hui sur ce front jusqu'à l'heure où ce communiqué est rédigé, s'élève à 6.000. La quantité d'armes, de matériel et de munitions tombée en nos mains est énorme. Nous relevons notamment une batterie de 155 m/m., un important dépôt d'intendance, un dépôt d'essence et un dépôt de matériel de fortification. Dans un seul dépôt de munitions, nous avons trouvé 10 millions de cartouches de fusil et plusieurs milliers de grenades à main et de projectiles d'artillerie. »

« Dans le secteur de Tolède, au cours de la nuit dernière, nos troupes ont passé le Tage par surprise, et ont établi une tête de pont. Nos forces ont occupé aujourd'hui les villages de Polan, Guadamur, Noez, Totanes et Galvez. »

« D'autres forces ont rompu le front ennemi en partant de la tête de pont de Tolède et dans une rapide avance

elles ont occupé les villages de Alges, Cobisa, Burguillos, Nambroca, Layos, Casasbuenas, Mazarambroz, Pulgar, Ajofrin, Villaminaya, Mascaraque, Mora, Villamuelas, Almonacid de Toledo, Chueca, Villasequilla de Yepes, Yepes, ainsi que les gares de chemins de fer d'Algodor et de Castillejos. »

« Nous avons fait à l'ennemi dans ce secteur plus de 4.500 prisonniers, parmi lesquels figure un bataillon et d'autres unités complètes. »

« Parmi le nombreux matériel et l'armement tombés en notre pouvoir figurent une batterie de 155 m/m. et deux batteries de 124 m/m. ainsi qu'un grand nombre de mitrailleuses. »

« Nos forces aériennes ont coopéré activement et avec efficacité à l'avance de nos troupes terrestres. »

L'enfoncement des fronts de Cordoue et Tolède détermina l'écroulement du front de Madrid. Le communiqué du 28 annonçait :

« Aujourd'hui les troupes espagnoles ont libéré la capitale d'Espagne de la barbarie rouge, en recueillant le fruit des grandes victoires antérieures. »

Le même communiqué annonçait la prise des villages de Buitrago, Morazarzal, Collado-Villalba, Los Molinos, El Escorial, Aranjuez, Tarancón, autour de Madrid, ainsi que de Marmolejo, Andújar, Adamuz, etc., au sud.

Le nombre de prisonniers de cette journée se rapprochait de 50.000.

C'est exactement à 11 h. 20 que le drapeau national a été arboré au balcon central du ministère de la « Gobernación ». A 11 h. 30 les premières divisions nationales sont entrées dans les faubourgs de Madrid. Il s'agissait des 15^e, 16^e et 18^e divisions, appartenant à l'armée de siège qui se trouvait sous le commandement du général Espinosa de los Monteros.

A partir de 14 h. 45 le poste « Union Radio » de Madrid a commencé à transmettre les nouvelles suivantes :

« Des groupes de manifestants se sont formés dans Madrid et parcourent la ville, acclamant l'Espagne et le généralissime Franco. Les hymnes nationaux sont chantés dans toute la ville. »

« A la Puerta del Sol, dans la rue Alcalá et la rue San Jerónimo, les maisons sont ornées de drapeaux. La tranquillité règne partout. »

« Cet après-midi, les services de transport, notamment les tramways, ont recommencé à fonctionner et le commerce a ouvert ses portes. Madrid vibre d'enthousiasme dans ces heures magnifiques de sa libération. »

A 15 heures, un appel retransmis par tous les postes nationalistes, a été adressé aux armées rouges pour qu'elles se rendent. Ce message est ainsi conçu :

« La résistance est maintenant inutile. Nous faisons un nouvel appel à tous pour éviter que le sang coule. Vous pouvez compter sur la justice du Caudillo. Quand Franco a promis son pardon, il tient sa parole. Il est inutile de résister et nous invitons les forces républicaines à se rendre sans délai. »

« A Madrid, la tranquillité est complète. L'ordre est partout assuré, et l'occupation de la ville se poursuit sans qu'une goutte de sang soit versée. »

« Sur les autres fronts, notamment sur celui de Cordoue, l'avance nationaliste se poursuit dans tous les secteurs avec une grande rapidité, et ne rencontre qu'une faible résistance de la part de l'adversaire. »

Au cours de la matinée, il a été procédé à l'évacuation des réfugiés dans les ambassades étrangères de Madrid. M. Melchor Rodriguez, qui était membre de la minorité du précédent Conseil municipal, s'est mis à la tête de la municipalité et a fait arborer le drapeau sang et or sur l'Hôtel de ville. Il a adressé ensuite un message à la population madrilène déclarant que le calme absolu règne dans la capitale et que le ravitaillement de la ville est assuré.

Les prisonniers politiques, qui restaient encore dans les prisons de la capitale, ont été libérés. Ce sont, pour la plus grande partie, des jeunes gens appartenant à la Phalange.



M. Cantelli et les sept phalangistes du 16 février se retrouvent à nouveau le 23 mars au balcon de la « Casa de España », à Bruxelles.



Déjà au balcon de la « Casa de España » flotte définitivement le drapeau national.



Dans l'escalier d'honneur de la « Casa de España », après la prise de possession du bâtiment.

Le septième commandement de la Phalange à l'étranger

Le décalogue des membres de la Phalange, résidant à l'étranger, contient dix commandements, dont voici le septième :

« Aimer la nation dans laquelle ils vivent. Respecter ses lois et ses couleurs et contribuer par un généreux effort à son développement, communiant dans la joie et la douleur avec les gens avec lesquels ils partagent le travail et le pain de chaque jour. »

Telle est l'attitude, que les membres de la Phalange Espagnole Traditionaliste sont tenus d'observer à l'étranger, vis-à-vis du pays qui leur accorde son hospitalité.

Quelles sont les conséquences qui en découlent à titre de réciprocité ? Quelle est donc l'attitude que nous autres, étrangers, que nous autres, Belges, devons prendre vis-à-vis de la Phalange ?

Quelles que soient nos convictions politiques, nos préférences ethniques, pouvons-nous garder une attitude de méfiance, ou même de réserve, à l'égard des phalangistes espagnols ? Puisqu'ils ouvrent leur cœur à toutes nos joies et à toutes nos douleurs, puisqu'ils respectent nos lois et nos couleurs, puisqu'ils ne demandent pas mieux que de contribuer par un généreux effort à notre développement, ne sommes-nous pas plutôt obligés de les considérer comme nos meilleurs amis, comme nos meilleurs collaborateurs ?

LA GUERRE EST FINIE

Toutes les villes ont fait leur soumission à Franco
VIVA FRANCO! VIVA FRANCO!
ARRIBA ESPANA

Ayuntamiento de Madrid

LA PÉDANTERIE FREUDIENNE PORTÉE JUSQU'À LA TECHNIQUE DU CRIME

Agustin de Foxá, poète et écrivain, conte les impressions que lui a laissées la visite de la tcheka de Vallmajor.

Un vent froid et léger, tout de mystères, dépeigne, la nuit, les palmiers de Vallmajor; mais personne, au temps des rouges, n'eût osé admirer ce tableau.

C'est une rue, avec des herbes folles, des vieilles boîtes vides et quelques becs de gaz, qui rappelle tout à la fois l'odeur du ciment, du terrain vague et du pourri.

C'est là que résidait le S. I. M., dans toute son horreur; le S. I. M., glacial, s'était en effet substitué, au temps de Negrin, à la brutalité violente des tchékas. Il s'agit d'un supplice scientifique et étudié. Les tchékas abritaient la violence barbare, le coup de crosse, l'exécution à l'aube, les rires lourds et la vinasse. Dans le S. I. M., dans ces laboratoires de la psychologie expérimentale, régnait toute la pédanterie de Freud.

Tout barcelonais conserve, les yeux dilatés d'horreur, le souvenir de la terreur du S. I. M. On trouvait ses agents sur la Promenade des Fleurs, sur les plate-formes des tramways, dans le métro, dans le hall du Ritz. C'étaient de petits jeunes gens marxistes, qui, avec leur beau manteau et leur cravate de soie, dénonçaient pour ne pas devoir aller au front. Des officiers avec képi plat, les barrettes en or de leur grade, et l'étoile rouge du Komintern.

Le S. I. M., c'était le crime avec ficher, la haine avec fonctionnaires, les bourreaux qui entendaient la psychologie.

Ce clair matin, je suis allé à Vallmajor. Le ciel était serein, tout bleu, comme fait pour les bonnes sœurs et les clochettes du couvent sinistre. Les voûtes de l'Eglise avaient été masquées par des tas de pierres.

Sur le sol des habitations, le lâche abandon de la fuite : archives éparpillées, papiers et dossiers, képis d'officiers aux armes en or de la République, lettres aux écritures de femmes et aux encre violettes à peine sèches. Dans une autre demeure, des paillasses, de chaudes couvertures pour le ciment et l'humidité, et ce portrait du fils d'un prisonnier avec cette tendre dédicace en catalan : « A la maison de mon grand-père Jean, 8 mai 1938 ». Dans les cellules, des machines à écrire, des lampes de mineur pour les souterrains obscurs, des chiffons, la casquette d'un

marin marquée « Cartagena », des livres sur les bureaux des agents, le tome de « l'Histoire du Socialisme » de Max Beer, et un feuillet policier pour esprits morbides, « Lord Lister, le roi des voleurs » dont la couverture en couleurs représentait une crypte avec des cerceaux et des squelettes habillés de rouge.

Un ancien prisonnier du S. I. M., Eugenio Zapatero, qui porte déjà l'uni-forme de noire artillerie, est retourné à Vallmajor pour contempler son ancienne cellule. Il évoque devant nous les journées terribles qu'il y a passées : la pluie lente, également monotone, dans la cellule 53, au sol de ciment et aux parois jaunes, dures et hostiles. L'unique consolation des prisonniers était le lumineux panorama du Tibidabo, baigné dans une clarté marine et divisé par les barreaux en fer de la fenêtre.

Un jour, ce fut la grande tragédie pour les soixante détenus de la cellule 53. Les prisonniers de guerre durent construire, dans le verger du couvent, les cellules pénitencières et, ce faisant, ils cachaient le paysage. Chaque brique posée enlevait un morceau du ciel bleu ou des prés verts. Il ne resta bientôt plus que la cellule triste, entourée de parois; ce fut comme si un beau tableau avait été décroché du mur !

Que de cellules ! Dans le réfectoire et dans les salons, sous les galeries. Cellules construites par les défenseurs de la liberté ! Cellules numérotées, avec leurs paillasses, leur poussière et leurs balais, avec les cris des mineurs gardiens, les robinets d'eau et « la gamelle » froide.

Toute l'église n'était qu'une ruche de cellules; l'autel était vide avec seulement les traces blanches, angéliques, du plâtre des statues détruites.

Dans les lavabos, mourut le paysan Julian Morera; il était entré à la fin de l'après-midi, en titubant, le visage monstrueusement gonflé, les os brisés et les fragiles tendons de la chair déchirés; il avait deux côtes cassées. Il ne pouvait pas parler; ils l'avaient frappé avec des cravaches de cuir et des bâtons plombés, pour lui faire dire le nom du guide qui avait fait passer son fils en France à travers les Pyrénées. Et il avait vaillamment refusé.

A la tombée de la nuit, le gardien lui dit : « Si tu ne chantes pas, nous recommencerons demain ». Il ne put résister. Il craignait que la douleur ne le fit parler. Et, au milieu de la nuit, il alla se pendre dans les lavabos

humides, accrochant son solide ceinturon de campagne à un robinet et se tirant avec force vers le sol.

Ils le découvrirent le lendemain matin. Il était mort à côté d'une baignoire en émail à fleurs, remplie d'une eau douce. Il avait expiré à l'aube, asphyxié, la langue pendante. Les policiers du S. I. M., enquêtèrent : « Quels motifs avait-il pour se donner la mort ? » Le phalangiste Lasarte, arrêté en plein territoire français, à Bourg-Madame, par la police de Barcelone, leur donna la clef de l'énigme : « La mort ici, est une libération ».

Sur les marches de l'escalier, les prisonniers s'asseyaient pour la vaccination, et puis, tout grelottant des frissons de la fièvre, ils balayaient les lavabos et gagnaient les étages en titubant et en s'accrochant aux barreaux de la rampe.

Les cellules rempissaient l'édifice et essaïaient dans le jardin et le verger. Dans le jardin, face à l'étang, il y a une véranda avec un balcon entouré de géraniums sauvages, où les agents du S. I. M., festoyaient devant les prisonniers faméliques qui souffraient de la faim.

Le jardin conduit au verger. C'est un calme verger convenu, idéal pour la promenade des sœurs au printemps, au milieu des abeilles et des oiseaux. Aujourd'hui, il y a des morts sous les légumes. On y voit des plants de pommes de terre et de gros choux verts à la tige solide. Au fond, un eucalyptus, un puits, quelques palmiers, et au milieu des sillons, un vieux fauteuil grenat du couvent, tout branlant et dont la bourre s'échappe du dossier.

A droite, se trouvent les glacières; ce sont trois cellules en ciment et toutes suintantes d'eau glacée. On y mettait des prisonniers nus et leurs corps se congelaient et tremblaient, tout violacés par les coups du froid.

On entre dans « la chambre de l'œuf » par une trape pratiquée à sa base. C'est comme si l'on pénétrait dans un énorme œuf tout enduit de goudron gras et humide. Il y règne l'odeur de la suie et du goudron à la fois. Une lumière tragique, de clinique, pénètre par le haut et augmente encore l'horreur noire des parois. L'accusé était abandonné là seul, absolument seul, entre le ciel et la terre, et dans l'obscurité profonde et vide, sans même que son ombre l'accompagnât, absorbée qu'elle était par le goudron noir. L'écho qui, en pleine campagne, est un jeu amusant, un divertissement pour les

amis en excursion, devient ici un bourreau atroce et toujours présent. Le est amplifié par l'écho au point d'assourdir le prisonnier. De plus, un métronome allongé démesurément encore, de son tic-tac infatigable, les quelques heures passées loin du monde dans la fausse lumière et la poix noire, sans matinée et sans après-midi, comme si elles étaient passées en dehors de la terre !

Nous sortons; entre les choux, s'avancent un monsieur pâle, vêtu avec une décente pauvreté, et une dame aux cheveux blancs. « Que de crimes, mon Dieu, quelle tristesse », s'écrient-ils.

Sur tout l'année, nous avons passé trois jours dans le jardin, me dit Eugenio Zapatero, pendant qu'ils peignaient nos cellules. Ce furent trois jours de vacances et de soleil; il sentait bon les légumes et les insectes. Nous cherchions dans les sillons les quelques pommes de terre recouvertes de terre grasse que nous avons mangées crues dans nos cellules. Et puis, les soldats nationaux, prisonniers de Teruel et de Belchite, passaient par là pour construire les cellules pénitencières. Comme ils nous donnaient du courage ! Ils nous parlaient, au passage et en baissant la voix, de Burgos, de Salamanque et du Généralissimo. Ils nous disaient : « Là-bas, on ne connaît pas la faim. Il y a des réfectoires pour les enfants. Tout le monde vit tranquille ». Cela nous remplissait d'espérance. « Du courage, les gens ! Ils ne nous oublient pas les camarades, et ils sont plus courageux que les rouges ! Ils sont déjà tout près. Nous entendrons bientôt la canonnade à Montjuich ».

Avec le monsieur pâle et la dame aux cheveux blancs, qui connaissaient parfaitement bien le couvent, nous sommes allés voir les cellules peintes. Ce sont quatre petites cellules avec des lucarnes vertes.

A l'intérieur, il y a tout un système scientifique de couleurs, de rayons et de tâches pour affoler les yeux; le système nerveux s'y démonte comme les pièces d'une horloge. Des cercles noirs, rouges, blancs, de différente grandeur, des ellipses vertes et des raies diagonales coupant une série de parallèles de couleur orange. Toute la paroi est d'un vert changeant. Un foyer de vive lumière éclaire un dessin de jeu d'échecs peint sur le mur du fond. Sur la porte, un assemblage de petits cubes de couleur grise sont coupés de grandes spirales jaunes, sombres et agaçantes.

C'est tout un véritable système pour produire le délire.

Ces couleurs qui, au cours d'une courte visite, paraissent une simple décoration cubiste, travaillent, avec le temps, jusqu'à allumer la flamme jaune de la folie.

Quel être diabolique, quel mépris de mongol et de russe, quel anormal pervers, au subconscient étalé au grand jour, a pu imaginer paisiblement ces dessins, combiner ces couleurs, calculer les angoisses de la rétine, le trouble provoqué par la lumière et la perte d'équilibre par les lignes brisées.

Toute l'immonde décadence orientale, qui, attisée par Moscou, conspire contre les arts de l'Occident, les livres sur l'opium; les films surréalistes de Bânel; la poésie dadaïste, les tableaux de Dahl, ont abouti finalement à la torture des tchékas. Le prisonnier s'y trouve comme dans un cadre de Picasso, martyrisé par la lumière, les lignes et les couleurs. Pour augmenter encore son étourdissement, le sol d'asphalte noir était hérissé de grosses pierres, fixées de côté et blanchies à la chaux, qui obligeaient le détenu à poser ses pieds d'une manière différente, en forme de T, avec les pointes vers l'intérieur, l'une derrière l'autre... On ne pouvait se tenir debout, mais il n'était pas possible non plus de s'asseoir ou de dormir. Il y avait bien dans la paroi une espèce de tabouret mais son siège était fortement incliné; il y avait aussi une caisse massive, en forme de cercueil, qui invitait au repos, mais qui était également tellement inclinée que celui qui s'y couchait roulait au sol.

Il est impossible de résister à cette horreur. Il nous faut sortir pour retrouver l'innocence du jardin, contempler la normalité tranquille d'un arbre, pour oublier ce cauchemar.

Le monsieur pâle et la dame à la tête blanche s'en vont. Ce sont le chapelain et l'abbesse du couvent. En partant, elle me dit : « Ce sont des choses du diable ».

Et c'est vrai. Un diable asiatique, froid, d'une intelligence maligne, a pris d'assaut le couvent autour duquel il rôdait depuis des siècles et y a établi ses laboratoires de torture des âmes.

FRANCO, PERSONNAGE DE BERNARD SHAW

Les affiches avaient annoncé, dans le brouillard gris des horizons londoniens, la dernière œuvre de Georges Bernard Shaw. Cette comédie symbolique, que le vieil écrivain anglais a baptisée « Genève », a été représentée sur la scène du Théâtre Saville. « Genève » est en effet le fond principal qu'a choisi l'infatigable dramaturge pour faire vivre les figures de son œuvre. C'est ainsi que la Cour permanente de Justice de La Haye et l'organisme discrédité de Genève lui fournissent l'occasion de présenter sur scène les signes cabalistiques de la politique internationale du Continent.

Begonia Brown, l'héroïne, caractérise l'archétype de la jeune fille contemporaine anglaise. Sir Orphen Midlander, imaginaire Ministre des Affaires Étrangères d'Angleterre, tend à symboliser la figure de Sir Austen Chamberlain. Il ne manque même pas dans l'appareil de ce personnage le monole et le gardenia qui lui étaient familiers. L'antique lord Civil de l'Amirauté, dont la passion pour la politique n'a de comparable que celle pour les fleurs, est, dans l'œuvre de Bernard Shaw, le Sir Orphen qui définit, de manière exquise, la position britannique devant les Tribunaux du Droit International. Mais l'auteur, cruel dans sa satire des procédés et des habitudes de la politique de son pays, a caricaturé jusqu'à l'extrême limite du ridicule le type dramatique du Représentant supposé du Foreign Office, au début du siècle.

Mussolini, dans l'œuvre de Shaw, apparaît en Empereur romain. Hitler,

en Lohengrin. Les autres personnages sont un évêque anglican, un journaliste, un commissaire russe, représentant les Soviets à Genève, le secrétaire permanent de la S.D.N., un juge de la Cour internationale de Justice de La Haye et une veuve qui tend à représenter le climat politique agité des Républiques Sud-Américaines.

Mais Bernard Shaw réservait une surprise à son public de prédilection. Sans doute, lorsqu'il conçut le personnage qui devait représenter l'Espagne dans son œuvre, eût-on pu découvrir un sourire de malice entre sa barbe et ses moustaches de Père Noël.

Sans doute, ce vétéran pensait que le libéralisme anglais — qu'il avait toujours défendu avec tant d'ardeur — se sentirait dupé en voyant comment il représentait sur scène la figure du Caudillo de l'Espagne Nationale. Car Franco est un des personnages de la comédie, à qui il a plu à Bernard Shaw de donner la plus digne prestance. Les autres figures sont ridiculisées avec sarcasme. Celle du Chef de l'Etat espagnol, non. C'est précisément dans la bouche de ce personnage que sont placées les paroles de plus grande sévérité historique : « Je suis un chevalier et un chrétien, et, disposé à en finir avec la racaille d'Espagne, je combats, à la tête d'un gouvernement de chevaliers et de chrétiens, un gouvernement de canailles ».

« Genève » constitue ainsi une des meilleures propagandes qui puisse se faire à Londres en faveur de l'Espagne

nationale. Notre cause y est présentée au public anglais sous une forme absolument favorable.

Bernard Shaw a voulu montrer — par cette œuvre — que, non seulement il ne méconnaissait pas les avantages des systèmes totalitaires, mais encore qu'il appréciait à sa juste valeur l'esprit de croisade qui inspire notre glorieux soulèvement national.

Le vieil écrivain a vu, d'autre part, comment une partie de la critique a commenté son œuvre avec froideur. La raison de cela ? La propre inconscience de son auteur, sans doute, qui, d'infatigable défenseur de la démocratie, en est venu à en faire le sujet privilégié de son ironie. Ainsi, dans la discussion qui oppose le personnage qui représente Mussolini à celui qui symbolise les principes du libéralisme anglais, c'est ce dernier qui se trouve dans une situation ridicule.

Un certain trouble s'est manifesté dans les cercles littéraires de Londres. Dans le pays de la magistrature en perruque blanche, quelqu'un a osé rompre avec les habitudes et les normes du théâtre et de la politique britanniques. Quand les années auront passé, dans un coin de l'Empire, on conservera comme symbole d'une époque, joint au parapluie historique de M. Chamberlain, le vieux manuscrit de cette œuvre — audacieusement anti-démocratique — qu'ent la hardiesse d'écrire, un jour du XX^e siècle, le dramaturge versatile à la barbe d'Apollon.

PASCAL DE MONTMAYOR.

L'ESSAI DE COLLECTIVISATION DU THEATRE A BARCELONE

Parmi les essais anarchistes effectués à Barcelone, la collectivisation du théâtre ressort intéressante. Dès le premier moment, la C.N.T. s'empara des spectacles et imposa sa férule et sa domination sur les comiques et les artistes. Les menuisiers, les mécaniciens, les subalternes, les médiocrités et les échoués asservirent les premières figures. On décréta d'une manière absolue l'égalité des salaires, puisqu'il n'était pas possible de niveller les intelligences et les facultés de la scène. Ainsi, Hipolito Lazaro, Enrique Borrás, Pablo Hertzog et Antonio Herrero... percevaient au maximum 15 pesetas par jour, exactement de même que le plus maladroit comparse, ou que le portier qui, en quelques minutes, recueillait les entrées, ou, encore, que le plus reposé des ouvriers.

Il y eut des semaines où Marcos Redondo, en plein succès et recueillant de chaleureuses ovations, n'apporta chez lui que sept pesetas par jour. On alla jusqu'à prétendre que les premières figures de l'art lyrique, comme Hipolito Lazaro, cessent de percevoir leur salaire les jours où ils ne chantaient pas, ou soutinrent même l'idée puérile qu'ils devaient indemniser le Syndicat parce que ces jours-là la recette diminuait de plus de deux mille pesetas.

Dans ces conditions, le prix des places étant de deux pesetas, sans payer de droits d'auteur et exploitant les artistes, la C. N. T. maintint les théâtres de Barcelone ouverts toute l'année, aussi bien en hiver qu'en été.

Jamais, aucun impresario n'exploita les artistes avec une plus averse déconsidération. La F. A. I. exerçait sur eux le plus tyrannique contrôle, même en cas de maladie. Ils obligèrent Lázaro à se lever du lit, quoique pris de fièvre, pour chanter un opéra. Les allégations ne valaient rien, non plus que les contrats; l'unique raison était la menace des revolvers.

L'artiste Pedro Ventayols, acteur du théâtre catalan, fut assassiné certain jour où il alla au syndicat, après avoir manifesté son opposition à tant d'abus et de tyrannie. Combien cher paya le malheureux ses anciennes erreurs catalanistes. Avec quelle hâte il désirait dernièrement le triomphe de Franco, l'écrasement du marxisme et la résurrection de l'Espagne !

Conférence du vicomte Ch. Terlinden à Malines

En la grande salle du Collège Saint-Rombaut, à Malines, M. le vicomte Charles Terlinden a répété la conférence sur l'Espagne, dont nous avons donné le compte-rendu dans cet hebdomadaire.

Cette conférence était honorée de la présence de Son Eminence le Cardinal Van Roey, archevêque de Malines, et d'autres hautes personnalités ecclésiastiques, qui ont vivement félicité le conférencier.

Marcos Redondo fut également accusé d'être ami des Jésuites et d'avoir tiré, au Paralelo, sur la populace au cours de la fatidique journée du 19 juillet 1936. Miraculeusement, il sauva sa vie, mais ses bourreaux, sans lui laisser à peine le temps de se remettre de son saisissement, l'obligèrent de chanter devant le public, profitant ainsi de son art pour s'enrichir.

Ce fut bien pis pour Enrique Borrás, comme étant de droite et soupçonné d'être en amitié avec des Espagnols authentiques; sa dévotion à Saint-Pancrace fut une des plus sérieuses accusations qui se formulèrent contre lui et qui furent sur le point de lui coûter la vie. Bien entendu, il fut dévalisé; on lui vola ses bijoux de grande valeur, son argentier et de précieux souvenirs.

Bien peu gagnaient les premières figures de notre scène. Des hommes comme Hipolito Lazaro, qui arrivèrent à signer des contrats très avantageux avec le « Metropolitan » de New-York, ne touchaient, sous la tyrannie anarchiste, que 3 duros par opéra... Les bénéfices passaient intégralement aux mains des militants du Syndicat, qui n'était qu'un repaire de parasites, dirigés par des « pistoleros » totalement étrangers à la scène. Et les envieux, les échoués, les médiocres se donnaient le grand plaisir de traiter d'égal à égal avec les talentueux, les blessant par une intolérable camaraderie et allant même jusqu'à leur donner despotiquement des ordres comme à des laquais.

On imposa le nivellement des salaires, mais ce qu'on n'obtint pas, ce fut d'effacer la différence d'intelligence, ni les faveurs du public, quoique l'on tenta d'implanter au théâtre la coutume de ne pas applaudir sous prétexte que c'est une pratique bourgeoise.

L'envie et tous les mauvais instincts qui naissent dans les coulisses avaient une sortie facile et commode : la délation.

Ainsi, non seulement furent poursuivis, comme nous l'avons dit, Borrás, Marcos Redondo, Ventayols, mais la vengeance, la rancune et l'envie s'acharnèrent également sur bien d'autres. Maria Fernanda Ladrón de Guevara fut emprisonnée comme fasciste et resta enfermée jusqu'à l'entrée de nos troupes. Les sœurs Ramos, artistes d'une compagnie lyrique, furent ignominieusement maltraitées dans les tchékas et condamnées à mort pour avoir commis le délit d'appartenir à la « cinquième colonne ». Les acteurs Fuentes et Beut connurent la douleur de savoir leurs fils assassinés. Antonio Herrero fut emprisonné. D'autres acteurs et artistes — dont nous ne publions pas les noms, car ils ont encore des membres de leurs familles en zone rouge — courent de sérieux dangers et d'inouïes persécutions. A Frère Lopez Heredia, on lui déclara le boycott pour l'asséger par la faim, jusqu'à ce qu'elle eut le bonheur d'échapper de l'enfer rouge. Mais les artistes qui fuyaient à l'étranger portaient un grand préjudice à ceux qui restaient, car aussitôt sortis de la zone marxiste, ils rentraient en Espagne Nationale et se déclaraient contre les rouges. C'est pourquoi ces derniers redoublaient de vigilance à l'égard des mal-

heureux que la C. N. T. retenait avidement dans ses théâtres populaires.

Manolo Paris donna une note violente de virile rébellion. Il tint tête au Syndicat, protestant contre l'exploitation dont il était l'objet, provoqua un grand scandale, donna des gifles et des coups de poing, s'ouvrit un chemin entre tous ces tyrans et disparut. On ne l'a plus jamais revu.

Il ne manquait pas d'âmes noires, d'esprits mesquins parmi les acteurs comiques qui jouaient à Barcelone. Parmi eux se distingue la façon nuisible de procéder du ténor comique Antonio Palacios, dont tout le monde parle avec répulsion et dégoût.

Tous les théâtres constituaient pour la C. N. T. un succès quant au public et à la recette. Tous, moins le théâtre catalan. Le public n'allait pas voir, même gratuitement, les œuvres classiques ou modernes du théâtre catalan.

Le désastre fut tel que la C. N. T. laissa tomber une si mauvaise affaire; elle ferma un des 2 théâtres catalans qui existaient, et l'autre, elle l'endossa à la Généralité. Celle-ci ne parvint pas, ni avec des prix ni avec des subventions, à lui insuffler de la vie, et ce, malgré l'excellente sélection des meilleurs acteurs catalans.

Des premières? Aucune. Les auteurs de première catégorie qui furent surpris par le mouvement à Barcelone, et qui ne furent pas assassinés, comme le fut plus tard Muñoz Seca, à Madrid, ont vécu stoïquement sans remettre aucune œuvre nouvelle pour la scène après le 19 juillet 1936. Bien entendu, les novices, ceux qui allaient de « four » en « four », ont profité de la conjoncture pour augmenter la liste de leurs échecs et s'entendre siffler copieusement.

La traduction du « Danton », de Jules Romain, eut du succès. Mais on modifia ou même on supprima les phrases peu agréables, spécialement celle qui termine l'œuvre : « la République ne sera pure que quand disparaîtra la République ». Il va de soi que cet aphorisme fut rayé de la traduction castillane.

Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée du « Gouvernement » Negrin à Barcelone, supprimant ainsi certaines fautes à la Généralité.

On voulut alors donner plus d'apogée et de prestance au théâtre.

Ceci a été, en synthèse, l'absurde et despotique essai anarchiste de collectivisation du théâtre. Une vedette très connue du genre frivole (genre, qui, en zone rouge, a été plus qu'ultra-frivole) cria un jour à tue-tête et au comble de l'indignation : « Si nous sommes tous égaux, si nous touchons toutes de même, que la femme du W.-C. vienne montrer sa pudeur au public » !!!!!

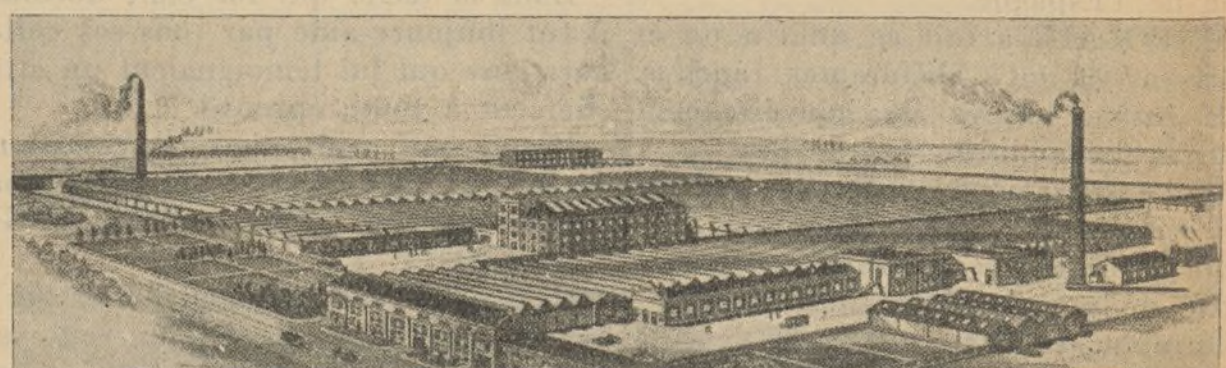
C'était une définition graphique et précise de la réalité du moment. Mais la protestation n'alla pas plus loin. Ce jour-là le « responsable » de la F. A. I., tout en caressant son revolver, demeura dans les coulisses en avertisseur et la vedette entra en scène sans plus réchigner pour chanter et réjouir le public, composé de petits vieux et de miliciens dégénérés.

ENRIQUE DE ANGULO.

Etabl. BREPOLS Société Anonyme Turnhout (Belgique)

Papiers glacés et de fantaisie
Cartes à jouer
Papiers de tentures
Livres de dévotion
en toutes reliures

CORDERIES D'ANS et Câbleries de Renory S. A. RENORY-ANGLEUR Liège (Belgique)



C. Marchant & C. Stichelmans Société Anonyme Termonde Capital : 8.500.000 frs

Spécialité de TOILES en pur lin — Toiles mixtes blanches et couleurs
Cotons en tous genres

TAPIS : imitation parfaite d'ORIENT
BUREAUX DE VENTE : PARIS — LONDRES — NEW-YORK

CIMENTS PORTLAND CIMENT PORTLAND EXTRA-BLANC HARMIBLANC — CRAIES ASBESTE — CIMENT COVERIT

SOC. AN. DES CIMENTS PORTLAND ARTIFICIELS BELGES D'HARMIGNIES
18, RUE DU MIDI BRUXELLES

La vie économique en Catalogne rouge

La Lutte Ouvrière, organe de la Section française de la IV^e Internationale, a publié un article du camarade Casanova (bolchevique-léniniste) sur la vie économique en Catalogne rouge.

En voici quelques extraits :

« La production tombait évidemment non seulement en quantité, mais aussi en qualité et c'était un phénomène général. Les raisons ? L'inertie, la mauvaise organisation, et cela malgré le nombre croissant « d'organisations », de nouveaux inspecteurs, de nouvelles commissions, qui devaient chercher les raisons de cette anarchie... Plus il y avait de ces « commissions » nouvelles, plus il y avait de circulaires et d'instructions qui tous les quinze jours changeaient les méthodes de travail, plus il y avait de statistiques à établir, de fiches à remplir (une simple facture devait être faite en six exemplaires), plus il y avait de ces commissions de contrôle recherchant, par exemple, des faux malades, plus il y avait de contrôleurs à la recherche des « incontrolados » (incontrôlables), plus cela allait mal, malgré les fanfaronnades officielles et mensongères et malgré les sageries du stakhanovisme. »

« Illustrons cette sinistre pagaille et nous allons essayer de l'expliquer après. La Subsecretaria de Armamento, qui concentrait et dirigeait toute l'industrie de guerre, devait nous fournir les matières premières (le fer, le charbon, le bois, le pétrole, la terre réfractaire, le sable de fonderie, les graisses pour les machines, etc., etc.). Sans ces matières premières, on ne pouvait rien faire. »

« Or, très souvent manquait une matière de première importance. Elle manquait non parce que la Subsecretaria n'en avait pas (ses magasins en regorgeaient, et la même matière était très souvent volée), mais parce que le responsable du département correspondant « oubliait », malgré les ordres écrits et téléphoniques, de l'envoyer chez nous, il « oubliait » d'envoyer le pétrole ou le charbon, par exemple, malgré qu'il ait reçu les commandes munies de tous les cachets. Par contre, lui ou son collègue « n'oubliait pas » très souvent d'envoyer une matière première en quantité trop grande qui risquait d'encombrer une usine. »

« Il y avait des cas comiques, ou plutôt tragi-comiques, à cet égard. Une fois, un responsable d'un département s'est trompé d'un chiffre et a tout simplement ajouté un zéro. Au lieu de 5 tonnes de charbon, il en a envoyé 50... Ce n'est pas une gaffe, c'est un fait comme il y en avait tant. On peut trouver des histoires de ce genre chez l'humoriste soviétique Zochtchenko, mais Zochtchenko faisait de la satire et exagérait intentionnellement, tandis que je ne fais qu'un récit. On nous envoyait des matières premières très chères dont notre usine n'avait pas besoin. Ainsi le contrat établi, en dépit du bon sens, entre notre usine et la Subsecretaria, prévoyait une livraison mensuelle de 200 kilos de ferro-manganèse et de 200 kilos de ferro-silicium. De multiples interventions téléphoniques et orales de la part du directeur technique, du contrôleur de la Subsecretaria et de moi-même, ayant pour but d'annuler ces envois de matières si chères dont avaient besoin d'autres usines qui en manquaient, n'ont abouti à aucun résultat. Le ferro-manganèse et le ferro-silicium arrivèrent à notre usine jusqu'au dernier moment. »

« Je passe maintenant au courant électrique. Eh bien, le courant électrique manquait précisément pendant les heures où on avait le plus besoin de lui, c'est-à-dire pendant les heures où l'on fondait. »

« Une longue interruption de courant et le... »

« Nous devons adopter, devant la vie entière, en chacun de nos actes, une attitude humaine, profonde et complète. Cette attitude est l'esprit de service et de sacrifice, le sentiment ascétique et molitaire de la vie. »

JOSÉ ANTONIO.

LES LIGNES DIRECTRICES DE LA NOUVELLE ECONOMIE ESPAGNOLE

L'intervention de l'Etat.

Le système d'intervention dans le commerce extérieur s'implanta en Espagne quelques années avant le Glorieux Soulèvement National. La crise mondiale de 1930 obligea à faire ce pas, en établissant les contingents à l'importation et le contrôle des devises. Mais combien loin nous nous trouvons dans les modalités et dans les motifs de ce système embryonnaire, dans les premiers jalons datant des années 1931, 32 et 33. Malgré tout, les buts que l'on poursuit aujourd'hui, viennent à être, dans le fond, les mêmes qu'alors. En synthèse, ils peuvent se réduire à deux : restriction des importations et acquisition des devises. Mais l'organisation du commerce extérieur envisage des objectifs plus ambitieux. Avec elle, on doit faire entrer en relation, dans le futur, tout le sens et l'orientation de notre économie nationale.

Dans les circonstances présentes, la guerre a tout naturellement introduit des variations radicales dans ce qu'il y avait de traditionnel dans nos échanges commerciaux avec le monde entier. On comprend qu'il en soit ainsi : d'abord, en raison même des nécessités fondamentales de la guerre, et ensuite parce que l'économie espagnole constituant un tout indissoluble, en ce sens que certaines régions se complètent avec d'autres, l'Espagne était fractionnée encore actuellement en deux parties, les effets perturbateurs ont forcément leurs répercussions sur les échanges commerciaux.

La distribution des zones productrices.

A nous, il nous manque quelques produits qui existent seulement dans la zone rouge, par exemple : le mercure, les gisements de cinabre trouvés près de Burgos n'étant pas encore en exploitation (1). D'autres produits, comme le riz et l'orange sont pour une bonne part aux mains des rouges. Cependant, l'incorporation de la province de Castellon au territoire na-

(1) On vient d'occuper aussi Almadén.

contenu du four électrique se solidifiant rendait celui-ci inutilisable et immobilisait l'usine.

« Le courant électrique manquait non seulement pendant les heures (c'était inévitable), mais plusieurs fois par jour, il y avait des jours (et dernièrement c'était très fréquent) où on ne le voyait pas du tout. »

« Evidemment, ces incidents étaient prétextes à une paperasserie abondante. Chaque matin, on devait signaler en trois exemplaires les interruptions de courant de la veille (nombre, durée, etc.). D'autres contrôles, d'autres fiches, encore de la paperasserie, mais le courant continuait à manquer. »

Voici maintenant l'opinion d'un républicain de gauche récemment décédé en France, Marcelino Domingo. Il s'agit de quelques passages d'un article de La Dépêche, de Toulouse, du 7 courant.

« Quand la guerre éclata, en juillet 1936, a écrit Marcelino Domingo, la Catalogne devint le théâtre d'événements et d'expériences auxquelles les gens fiers de substantifs hyperboliques ou d'adjectifs péjoratifs donnèrent le nom de révolution. Tandis que Mola, avec ses Navarrais, s'efforçait de franchir le Guadarrama en Catalogne, les hommes dont il faudra chercher un jour ce qu'ils avaient dans l'esprit, ou qui les inspiraient, ou qui tenaient les ficelles qui les animaient, se mirent à incendier les églises, à massacrer les prêtres, à procéder à des exécutions, à collectiviser les terres et les usines, à constituer des comités, des comités et à s'emparer du pouvoir. Ainsi se produisit la terreur ; l'économie de la région la plus prospère d'Espagne s'effondra pour son plus grand discrédit dans le monde entier. Ainsi furent détruites les énergies morales des Catalans. La révolution les avait acablés profondément et ils ne se relevaient pas. La Catalogne a perdu sans combattre la guerre en 1939. Pour avoir vaincu la Catalogne à une lutte impie qui la ruina, la divisa et l'abattit, on a perdu la guerre dès 1936. Le corps social de la Catalogne fut vaincu en 1939 ; son esprit le fut en 1936. C'est cet esprit vaincu en 1936 qui n'a pu devenir en 1939 un esprit vainqueur. »

« Ce qui précède ne veut pas dire que notre industrie se trouve aujourd'hui dans des conditions satisfaisantes pour parer à toutes les nécessités du pays, même (1) Pas déjà Madrid, heureusement.

tional a fait passer dans nos mains une partie considérable de l'exportation des oranges. Les sels de potasse abondent en Catalogne. Des vins et de l'huile, nous en avons, eux et nous, mais les vins fins d'Andalousie, les plus appréciés et les plus productifs sur les marchés étrangers sont aux mains de l'Espagne nationale. L'industrie textile de Catalogne nous a fait défaut, mais cela a été presque un bien pour nous, dans les circonstances actuelles, parce que, d'une part, cela nous a permis d'économiser les devises pour les achats de coton brut, qui représentaient normalement une de nos dépenses les plus importantes et, d'autre part, cela a contribué à l'établissement de nouvelles fabriques dans le reste de l'Espagne, ou bien à faire travailler davantage celles qui y existaient déjà, en rompant de cette manière l'exclusivisme d'une seule région, sur une matière si importante.

Par contre, sur le territoire en notre pouvoir, se trouve l'industrie sidérurgique, localisée dans le Nord, ainsi qu'une partie de la métallurgie qui suffisent toutes deux pour couvrir les nécessités nationales du moment.

Pour le reste, c'est l'Espagne nationale qui dispose des ressources les plus importantes dans toutes les branches et dans une proportion considérablement supérieure à celle de la zone rouge. Nous avons en mains, en effet, toute la production en céréales, spécialement le blé de Castille qui, déjà, dans des années normales, suffit à approvisionner toute la population de l'Espagne. Nous disposons, de même, des autres produits basés de l'alimentation, comme la viande, l'huile, le vin et les fruits. La production du bétail se trouve dans les provinces du Nord et du Nord-Est et aussi, elle a toujours été suffisante pour l'approvisionnement de tout le pays. Quelques-uns de ces produits ont pu être destinés même à l'exportation parce que si les zones de production sont entre nos mains, en échange, pour le moment encore, les principaux centres de consommation, comme Madrid et Valence et leurs régions environnantes, sont encore aux mains des rouges (1).

Par notre victoire du Nord, nous incorporâmes au domaine national des zones de production immenses riches, telles que : toute l'industrie incomparable de Guipuzcoa ; l'industrie lourde de Biscaye et Santander, avec ses mines de fer — les plus importantes de l'Espagne — et son énorme potentiel manufacturier ; les blanches de Santander et les bassins carbonifères des Asturies et de Léon, qui sont aussi les plus importantes d'Espagne. D'autre part, toutes ces activités se mirent en mouvement sans perte de temps et, grâce aux règles de travail, l'ordre de justice, qui dominait par la volonté du Caudillo, on ne tarda pas à atteindre et même dépasser les chiffres normaux de production, contraste frappant avec la dépression et la presque paralysation qui dominèrent sous l'occupation rouge. C'est un fait qui est d'autant plus nécessaire de signaler que, traitant de ces matières, nous ne pouvons oublier un seul instant le facteur de la guerre, la majeure partie des industries se trouvent militarisées ; la main-d'œuvre, dans ces circonstances, constitue un problème qu'il a été indispensable de résoudre et qui se trouve résolu. Il s'est produit le même fait avec les matières premières, dont beaucoup d'entre elles d'importation avec devises. Il suffit de citer comme preuve et, pour donner une idée d'ensemble, quelques-unes de ces activités qui fonctionnent aujourd'hui à plein rendement. En Biscaye, Santander et Asturies, nous produisons du fer en lingots, non seulement pour les besoins nationaux, mais aussi pour l'exportation en grande quantité. Nous avons des fabriques de fer blanc qui couvrent, sinon la totalité, du moins la plus grande partie des nécessités de notre industrie des conserves pour l'exportation ; des fabriques nationales d'enveloppes pour automobiles, ainsi que de carrosseries et des ateliers de montage ; nous fabriquons des savons et de l'huile de lin dans leurs distinctes variétés ; des outillages de tous les types, des machines agricoles et industrielles, etc.

Restriction dans les importations.

Ce qui précède ne veut pas dire que notre industrie se trouve aujourd'hui dans des conditions satisfaisantes pour parer à toutes les nécessités du pays, même

en tenant compte des nouvelles fabriques déjà établies ou à l'étude. Mais tout ce que nous disposons nous sert de base pour imposer une plus grande restriction dans les importations. Aujourd'hui, on importe seulement les produits absolument indispensables, ou bien les matières premières qui font défaut en Espagne, pour la marche de l'industrie nationale. Nous ne pourrions fabriquer du fer blanc si nous n'importions pas de l'étain et de l'huile de palme ; ni des savons et de l'huile de lin, sans acheter du copra et de la graine de lin ; ni les enveloppes d'automobiles et autres articles de cette matière sans importer du caoutchouc ; de même que nous avons besoin de produits spéciaux pour le tannage des cuirs ; des engrais chimiques pour les champs ; des fibres textiles, etc. Nous achetons aussi du coton en balles et du jute. Les fabriques de tissus ne nous manquent pas en Espagne, mais nous manquons de filatures et du nombre s'accroît cependant peu à peu de la même manière que nous installons de nouvelles fabrications de produits qui n'existaient pas auparavant en Espagne.

Il est indubitable qu'avec ce progrès prodigieux dans les activités industrielles, auquel contribue la guerre elle-même pour la part la plus essentielle, les conditions économiques de l'Espagne subiront une profonde transformation.

Toujours, à la suite d'une guerre, les pays sortent industrialisés ou s'industrialisent rapidement, facteur, celui-là que nous ne pourrions méconnaître au jour de demain en Espagne.

Cependant, disons vite que les produits du champ ne perdront, pour cela, rien de leur valeur prépondérante dans l'économie espagnole. Il ne sera pas difficile d'harmoniser les deux tendances. L'Espagne devra surtout envisager et intensifier la production de coton, d'œufs frais, de maïs, de pois chiches, de fromages, de légumes, de morue, de bois et de tabac, parmi ceux des produits qui peuvent être facilement obtenus dans le pays et dont l'importation pèse, d'ordinaire, énormément dans notre balance commerciale.

Nos nécessités de production sont dirigées, comme c'est logique, en tout premier lieu, vers celles qui dérivent de la guerre et doivent être affectées aux besoins de l'armée ; toutefois, sans négliger non plus celles de la population civile. Il y a des esprits paisibles qui lorsqu'ils voient le manque de quelque chose, manquent, qui, bien des fois, obéissent à des causes accidentelles, comme les difficultés de transport ou de distribution, se mettent à trembler comme si le firmament allait s'effondrer sur eux. Le pire n'est pas pour eux, qui sont des pauvres d'esprit, mais pour l'Espagne injustifiée qu'ils répandent autour d'eux. Dans l'Espagne nationale, la population civile est approvisionnée comme on le pourrait même l'être après deux années et demie de guerre. Un détail qui démontre la préoccupation des hautes sphères est que, malgré tout ce qui a pu être dit, nous aurons des draps et de la toile, même sans tenir en compte la délivrance de la Catalogne, productive spécialisée dans les textiles. Les produits de l'alimentation manquent encore beaucoup moins. S'il y a quelques restrictions pour certains articles, qui ne sont que des restrictions quantitatives, elles ont été seulement imposées comme mesures de prévision. Il suffit de considérer, à part d'autres raisons, le problème que pose l'approvisionnement de la zone rouge, à mesure qu'on la libère, parce que c'est bien la vérité que, dans cette dernière, on est dépourvu de tout et que les personnes y vivent dans la plus grande misère.

Le problème des devises.

Nos mesures obéissent à un système rationnel d'ordonnement autant pour l'approvisionnement du lendemain que pour la bonne administration des moyens de paiement. Tous les pays, à de rares exceptions près, ont affaire au problème des devises, bien qu'ils ne soient pas passés par les tranches qui accablent le nôtre. Ce qu'il y a d'admirable en Espagne nationale — et qu'on ne peut comprendre à l'étranger —, c'est que, malgré les effets destructeurs d'une guerre aussi coûteuse que celle-ci, nous puissions continuer à faire face à nos nécessités, par nos propres moyens. Les causes déterminantes de ce résultat incomparable sont, sans doute, entre autres, la saine administration financière à l'intérieur et la bonne ordination de notre commerce extérieur. Faute d'or — qu'ont volé les rouges au

qui ne nous ont reconnu ni de facto, ni de jure, cherchent le contact avec nous sur le terrain commercial. Il n'y a aucun doute que la guerre a créé une situation anormale dans la régulation de nos marchés à l'étranger, plus que dans les procédés commerciaux. Les courants habituels de nos achats et ventes se sont altérés. Nous avons perdu — il faut le croire, provisoirement — quelques marchés ; par contre, nous en avons gagné d'autres que nous n'avions pu atteindre jusqu'à présent. Les raisons politiques n'ont pas été seules à influencer cette marche des choses, mais aussi, dans bien des cas, celles qu'a créées la division forcée même dans laquelle se trouve l'économie espagnole du fait de la guerre. Ce qui résulte indubitablement de tout cela, c'est que, dès la cessation définitive des hostilités, nous devrions nous trouver dans des conditions éminemment favorables pour tracer les directrices de notre commerce extérieur, en rectifiant les anciennes, qui nous tenaient placés dans la dépendance presque exclusive de deux ou trois marchés mondiaux. Nous consoliderons beaucoup de positions acquises en ce moment et, nous les accroîtrons même, assurant notre politique commerciale — qui n'a pas atteint aujourd'hui encore sa plénitude définitive — sur des bases plus rationnelles que celles existant avant le Mouvement.

Nous ne reverrons plus des cas, par exemple, où nous ayons à payer à l'Inde anglaise de 20 à 40 millions de pesetas-or, chaque année, pour les achats de jute, ou bien, au Chili, de 15 à 20 millions pour les nitrates ou bien, à l'Egypte, 25 millions pour le coton, tous ces chiffres sans aucune contre-partie. Nous ne continuerons pas non plus à avoir un déficit annuel de 100 millions de pesetas-or avec les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Résultats et prévisions pour l'avenir.

A la fin de la guerre, nous obtiendrons deux résultats concrets, parmi beaucoup d'autres, savoir :

Le nivellement de notre balance commerciale et une ordination systématique de notre commerce extérieur. A lui seul, le premier de ces deux résultats justifierait le travail accablant et d'une extraordinaire responsabilité qui pèse sur les fonctionnaires du Ministère de l'Industrie et du Commerce. Jamais, depuis les années qui nous furent favorables pendant la grande guerre mondiale, l'Espagne ne put liquider sa balance commerciale annuelle par un solde positif, l'année 1930 exceptée, qui fut la dernière de la prospérité mondiale et qui nous laissa un petit solde créditeur. Toutes les autres années nous ont laissés des déficits importants qui ont pesé énormément sur le change de notre monnaie et sur notre économie en général.

Quant à la systématisation de notre régime commercial avec l'extérieur, il est évident que rien ne pourrait se faire sans une ordination adéquate de la production. Ces deux activités, qui forment, pour ainsi dire, l'armature de l'économie nationale, doivent marcher parallèlement. Dans une économie « totalitaire », elles sont « dirigées » par l'Etat, aussi bien le commerce extérieur que le régime de production.

Le Ministère de l'Industrie et du Commerce — appelé à se transformer avec le temps en grand ministère de l'Economie nationale — n'a pas perdu de vue cet aspect fondamental de l'économie pour un jour prochain. Tout d'abord, ce fut l'expérience des Comités syndicaux, chargés principalement de la distribution des matières premières importées. Ensuite, on a placé un autre jalon avec la loi de juillet dernier créant les Commissions régulatrices de la production, qui ont pour objet de grouper, par produits et matières, tous les producteurs, distributeurs et exportateurs, mettant ainsi un terme à l'anarchie propre de l'économie libérale. Déjà la première Commission régulatrice a été créée : celle des Huiles et Graisses. Au jour de demain, en intégrant dans les Commissions régulatrices les syndicats ouvriers, on aura fait un pas considérable et nous pourrions considérer comme déjà établis et fixés les organes économiques du nouvel Etat.

Un économiste espagnol.

Tous les pays désirent faire du commerce avec nous.

L'ordre et le sérieux avec lesquels nous avons procédé en tous moments ont fait qu'aujourd'hui tous les pays veulent faire du commerce avec nous. Même les pays

Lisez « FRANCE - ESPAGNE » (Revue bi-mensuelle) — 46, rue de Metz - TOULOUSE

L'ESPAÑA RENATA AU TOURISME

Avant juillet 1936, peu de gens connaissaient la force du peuple espagnol fait du mélange des meilleures qualités des Ibères, des Celtes, des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Goths et des Arabes. Avant cette date mémorable, l'Espagne des grandes traditions sommeillait dans les livres d'histoire, mais elle était arrivée au bout de ses erreurs, de ses mésaventures, de ses vexations et elle a prouvé ce que peut une nation humiliée quand son peuple veut prouver sa volonté de sortir

de son infériorité par une action d'éclat. Elle vient de montrer au monde toute une génération de héros qui veulent rendre à leur nation la place d'honneur qu'elle mérite. Ils lui forgent un glorieux redressement par les armes et par le travail. Au front, des vies se donnent généreusement pour arracher la victoire totale. Derrière ce front, le peuple entier offre son travail et le meilleur de son activité. Partout, les efforts se conjuguent vers ce seul but : la grandeur de la patrie.

Malgré la guerre qui s'accroche à une partie du territoire, malgré la complexité des problèmes que suscite la rapide conquête de vastes étendues de terrain, partout règne l'ordre. Des troupes d'ingénieurs suivent, pas à pas, l'avance du front pour revaloriser le pays conquis, reconstruire des routes, relever des ponts, supprimer toute trace des angoisses, de la saleté, des destructions, des pillages, des meurtres qui jalonnent la retraite et la détresse des adversaires.

Cette reconstruction, cette joie dans le redressement derrière une barrière de canons, de tanks, de mitrailleuses et de poitrines, est réellement merveilleuse.

Déjà l'Espagne s'est ouverte au tourisme. C'est là et à l'heure actuelle que le voyageur étranger pourra le mieux comprendre cette atmosphère de victoire qui anime tout un peuple dans le moindre de ses actes. Il vivra cette odyssée que vivent depuis plus de deux ans tous les Espagnols dignes de ce nom, avec le même enthousiasme. S'il croit trouver la guerre, ses horreurs et ses bouleversements, il se trompe. Il ne trouvera que le triomphe d'une nation sur ses indignités passées.

Pays de générosité, de splendeurs rurales, de passions extrêmes, de beauté, de fierté, de contrastes, pays âpre et riche, l'Espagne est ouverte au tourisme.

Ayant encore dans la mémoire l'état de ruines dans lequel se trouvaient nos Flandres lors de l'armistice de 1918, certains croient que l'Espagne présente le même douloureux aspect de destruction et n'ont aucune envie de visiter des villes où il ne reste que des décombres et le bouleversement de la mort.

Quelle erreur ! Deux magnifiques circuits traversent quelques-unes des plus belles régions espagnoles : l'une au nord, l'autre en Andalousie.

Partout où il voyage, le touriste se verra accueilli avec un enthousiasme et une générosité qu'aucune autre nation ne peut lui offrir avec autant de spontanéité et de sincérité. Le peuple espagnol souffre douloureusement dans sa chair mais il se sent, néanmoins, heureux comme aucun peuple au monde ne l'est aujourd'hui. Ce bonheur ne peut s'expliquer. Il est fait de fierté, de sacrifice

total et d'espoir. Il faut vivre dans son ambiance pour le saisir, le respirer et s'en pénétrer comme du bon soleil d'Espagne.

Le contraste saisissant de cette profonde paix que vous trouverez en voyageant en territoire espagnol est la plus jeune mais non la moins imprévue des sensations qui vous animeront.

Rien ne vous parlera de guerre dans ces petits villages enfouis dans la province verte et montagneuse d'Asturies. Rien ne vous fera penser aux horreurs de la mort dans ces petites localités basses, dormant au bord de la mer Cantabrique ou accrochées à la montagne. L'Andalousie, voluptueuse et capiteuse, vous enivra de ses splendeurs. Vous ne penserez certes pas aux rafales de mitrailleuses quand vous charmeront les accents des guitares rythmant les danses souples des belles Andalouses aux robes barolées de vives couleurs et au

Ayuntamiento de Madrid

Grenade.

Saint-Sébastien.

Seville.

Les épouvantables récits des prisonniers nationaux libérés

Déjà sous forme de vivres et de vêtements, quelques consolations arrivent aux prisonniers nationaux sortis des camps de concentration et des prisons de Catalogne. Quelque aide leur arrive, mais il faut qu'il en arrive bien plus encore ! A St-Sébastien ces prisonniers restent au « Fronton Moderne » jusqu'à ce qu'ils soient incorporés au poste auquel on les destine. Ils ont besoin de tout... et parce qu'ils ont beaucoup souffert, ils sont infiniment sensibles au moindre don !

Ces jeunes gens, dont quelques uns sont restés emprisonnés plus de 2 ans, n'ont reçu de la République, comme ils disent, ni une chemise, ni une paire de sandales pendant toute cette période.

— Et la nourriture ? demandai-je à l'un d'eux.

— La nourriture ? Peut-on appeler nourriture les quelques grains de riz cuits sans sel, ni huile...

— Et encore, nous pouvions nous estimer heureux lorsqu'il venait seul — ajoute un autre — car pour le plus petit motif ou sans motif aucun, ils y jetaient des cendres, du ciment et toutes les saletés que vous pouvez imaginer !

— Et pourtant...

— Pourtant nous devions bien nous mettre cela dans l'estomac, car nous avions une faim terrible. Et puis la soif... Dans le pot d'eau ils mettaient quelques doigts de ciment en poudre, puis l'eau pardessus. Et nous devions, ou bien la boire ainsi ou bien la jeter... Nous buvions. Qu'aurions-nous pu faire d'autre ?

— Dans le fort de Cardona qui est sur la hauteur — me dit un jeune garçon d'Extremadure — il n'y avait pas d'eau. Nous devions descendre pour en chercher au pied de la montagne. Mais elle était pour eux... pour les miliciens et pour nos geoliers. Quant à nous, par une chaleur étouffante, ils nous laissaient parfois jusqu'à 3 jours, sans nous permettre d'en boire quelques gouttes, alors que nous la leur portions.

— N'arriviez-vous pas quelque fois à boire en dépit de la surveillance de vos gardiens ?

— C'eût été dire adieu à la vie ! Nous étions avertis et nous savions que ce n'était pas une simple menace. La vie d'un prisonnier fasciste n'avait là-bas aucune espèce d'importance !

— Pour avoir voulu ramasser je ne sais quoi au bord du champ que nous longeons pour aller au travail, me dit un phalangiste de Anso, le requeté Remacha fut tué sous nos yeux d'un coup de revolver, par le lieutenant qui nous surveillait. Un gardien fusilla le phalangiste.

« Le mouvement d'aujourd'hui n'est ni de droite ni de gauche. Parce que dans le fond la droite est l'aspiration à maintenir une organisation économique, même si elle est injuste et la gauche est au fond le désir de subvertir une organisation économique même si dans cette subversion beaucoup de choses bonnes sont en trainées. »

JOSÉ ANTONIO

giste Antonio Castillo San Juan de Zaragoza, pendant que nous travaillions dans les champs, parce que ce malheureux avait cueilli quelques amandes vertes.

Et tous alors me contentent une infinité de cas semblables dont ils furent les témoins. Je leur demandai si ceux qui assassinaient ainsi pour des causes si légères, même à leur point de vue, n'étaient pas tenus pour responsables devant les autorités.

— Non seulement ils ne l'étaient pas, me répondit un phalangiste très éveillé, du nom de Franco — mais bien mieux... les chefs les félicitaient ! J'ai vu un commandant donner 5 duros et une boîte de cigares au milicien qui, au cours d'une marche, tua un prisonnier malade qui ne pouvait plus avancer ! Les gardiens fusillaient par caprice ou simplement parce qu'ils croyaient qu'on les avait regardés de travers ! Ensuite, ils s'exécuaient toujours en alléguant que le prisonnier avait voulu s'enfuir ! Les chefs savaient admirablement ce que cela voulait dire, mais ils croyaient bon de féliciter sans cesse et même de récompenser l'assassin.

— Dans les camps de travail n° 3 et 4, dans lesquels je me suis trouvé, dit un autre, 150 hommes furent fusillés de cette manière dans le premier, et 32 dans l'autre. Quelques-uns tout simplement pour avoir protesté contre le manque de nourriture.

Je leur demandai alors comment ils avaient pu résister si longtemps avec une si maigre nourriture. Et tous de hausser les épaules :

— Miracle ! dit l'un. Beaucoup sont morts de faiblesse alors qu'ils semblaient mourir de grippe ou de pneumonie. Et naturellement chacun s'arrangeait comme il pouvait ! Moi, j'ai mangé des trognons de chou, ramassés dans les ordures.

— Moi, j'ai mangé une souris grillée, intervient un autre. Bien entendu, ce ne fut pas de mon plein gré ! Ils me la firent manger pour me faire mourir de dégoût. Mais j'avais si faim que je crois bien l'avoir trouvée bonne !

— Notre plus grand bonheur, me dit un autre, était de pouvoir décharger des sacs de pommes de terre. Il fallait travailler beaucoup, mais nous pouvions en prendre quelques-unes et les manger crues.

— Lorsque nos gardiens mangeaient des oranges, nous attendions le moment où ils en jetteraient les pelures et nous nous précipitions sur elles comme des chiens affamés !

— Le 10 janvier, me dit Carlos Guaza, ils nous retirèrent de la Prison Modèle de Barcelone afin de nous faire travailler aux fortifications d'une autre ville de Catalogne. Pendant les dix jours où nous travaillions, ils nous donnèrent exactement 20 assiettes de riz, sans huile ni sel.

— Nous, ceux du camp n° 2, ajoute un autre, ils nous emmenèrent un jour

Lisez « OCCIDENT », bi-mensuel franco-espagnol

travailler à 25 kilomètres de distance. Comme nous allions à pied, la soupe arrive avant nous. Ce jour-là, elle était aux pois chiches : un luxe ! Nous comptâmes les pois qui nous avaient été octroyés. Nous en avions 20 chacun. Personne ne put en trouver plus de 22. Pas un pois chiche par kilomètre !

— Nous, les détenus politiques, ajoute le nommé Franco, nous étions plus maltraités encore. Moi, ils me mirent dans un cachot de punition parce que je ne sais qui, me dénonça comme phalangiste. A l'heure des repas, ils laissaient la soupe à la porte et si nous voulions aller la chercher, nous devions supporter la volée de coups qu'à notre sortie, un jeune algérien, armé d'une verge en fil de fer tordu, ne manquait pas de nous administrer.

— Et que faisiez-vous toute la journée dans ces camps de concentration ?

— Nous travaillions du matin au soir aux travaux les plus durs, et sans aucun repos. Si nous avions parfois quelques moments de repos, c'était pour entendre pérorer les propagandistes rouges. Nous devions applaudir beaucoup, même si nous ne voulions pas, car démontrer son indifférence eût été très dangereux ! De plus, nous avions tout intérêt à ce que l'orateur, rempli d'enthousiasme, continue à parler longuement, car ainsi nous travaillions moins ! Nous applaudissions par groupes afin que les uns pussent se reposer pendant qu'ils applaudissaient les autres. Ainsi nous avons soutenu des ovations pendant près d'un quart d'heure ! Et l'orateur était si satisfait !

— Quel était le travail le plus dur ?

— Sans aucun doute celui de casser la glace en hiver, les pieds à moitié nus, car nous n'avions plus de chaussures. Nous les enveloppions dans des morceaux de sacs attachés avec des cordes. Beaucoup d'entre nous, eurent les doigts des pieds gelés. Cela importait fort peu à nos gardiens, c'était de telles brutes ! Malgré leur acharnement à nous faire construire les fortifications, il arriva un jour que, sur une brigade de 400 prisonniers, une centaine à peine put travailler tant bien que mal, car tous les autres étaient malades de froid ! Si cela n'avait tenu qu'à eux, nous serions tout à fait nus. Les pauvres vêtements que nous portons sur nous, tout détériorés qu'ils soient, ne croyez pas que ce soit eux qui nous les aient donnés !

— Ce sont ceux que vous portiez, naturellement.

— Peut-être en reste-t-il quelques-uns... Mais la plus grande partie de ceux-là, où sont-ils maintenant ? En travaillant, les vêtements se détruisent très vite...

— Et alors ?

— C'est l'arrière rouge — qui peut-être n'était pas très rouge ! — qui nous les a donnés. Dans ces derniers mois surtout, les bonnes femmes n'avaient plus peur de venir jusqu'à nous lorsque nous passions en colonnes et de nous

offrir ce qu'elles pouvaient. Elles venaient jusque dans les camps, se disant parentes ou amies. Nos gardiens les suspectaient bien de n'être ni l'un ni l'autre. Mais ils faisaient semblant de ne rien voir, car c'était là une solution du problème. Eux-mêmes du reste étaient fort démoralisés par tout ce qui les menaçait !

Les jeunes filles de Barcelone, me dit un garçon qui fut prisonnier là-bas, accomplirent de véritables actes d'héroïsme pour adoucir notre situation. J'en connais une, Teresa Hernandez, qui mérite une statue ! Toutes les pages d'un journal ne suffiraient pas à raconter ce que cette jeune fille fit pour nous... et encore, je ne sais pas tout ! A la fin elle fut arrêtée et emprisonnée jusqu'au dernier moment. Mais j'ai de ses nouvelles... Je sais qu'elle s'est sauvée !

Pour vous donner une idée de ce qu'était l'arrière rouge en ces derniers temps, me dit l'aragonais Azuara — dont les funérailles avaient déjà été célébrées dans son village ! — je vais vous raconter une chose qui m'arriva à moi : Les gardiens de mon camp eurent envie, un beau jour, de manger un poulet. L'un d'eux s'en fut au village avec 100 pesetas en poche. Il fit toutes les maisons sans pouvoir obtenir qu'on lui vendît un poulet ! Alors, il m'envoya pour voir si moi, peut-être, je n'arriverais pas à m'en procurer un. Je revins avec le poulet... et les 100 pesetas, car les braves villageois n'avaient pas voulu recevoir un centime ! J'avais bien envie de garder le poulet, mais je le leur donnai afin que ces canailles puissent se rendre compte de la sympathie dont jouissaient les prisonniers auprès de ces braves gens.

Ils auraient continué à me raconter bien des choses encore !

Mais voici qu'arrivent les marmites de soupe dégageant un délicieux arôme de nourriture saine et abondante. Les assiettes commencent à se remplir de pommes de terre et de viande. Les jeunes filles du Centre de Culture Féminine arrivent aussi avec des boîtes pleines de paquets de cigarettes. On m'apprend que viennent d'arriver également des lots de chocolat, de biscuits et de vêtements pour les prisonniers.

Mais il en faudrait plus encore. Il est plus de mille. Ceux d'aujourd'hui s'en iront mais il en viendront d'autres... Jamais cadeaux ne seront mieux mérités, ni regus avec plus de reconnaissance !

JUAN DE HERNANI.

JOSÉ ANTONIO.

Le comte de Villagonzalo marquis de la Scala

Le 16 avril 1936, à 3 heures de l'après-midi, le boulevard de la Castellana paraissait un véritable fleuve humain. Toutes les personnes — dont la plupart étaient des gens bien — formaient le cortège funèbre qui suivait l'enterrement d'un humble garde civil, assassiné en accomplissant son devoir. On voyait, confondus parmi les vêtements civils, les uniformes militaires, et entre ces milliers d'hommes il y avait pas mal de femmes. Tout à coup, au moment où l'immense cortège passait devant une maison en construction, une violente décharge d'armes à feu déchira l'air, et plusieurs personnes tombèrent ensanglantées. La surprise, bien plus que la peur, produisit un mouvement de dispersion de la multitude, et quelques uns s'inclinèrent ou s'agenouillèrent pour se préserver du danger.

En ce moment, par dessus la confusion générale, s'éleva vibrante une voix féminine : « Debout tous ! Sans peur ! En avant ! » entendit-on crier ; et au milieu d'un des groupes les plus atteints par les balles, tous virent, altière et arrogante, une figure de femme. Ceux qui avaient des armes, s'étaient déjà lancés impétueusement pour répondre à l'infâme agression et la punir ; les autres, remis de leur émoi, poursuivirent leur marche sous le feu criminel. La vaillante dame, qui avait donné l'exemple du courage à tous ceux qui l'entouraient, était la comtesse de Villagonzalo, mère illustre du sous-lieutenant des Réguliers qui vient de mourir si glorieusement. Inutile de demander dans quelle forge s'est trempée l'âme héroïque du comte de Villagonzalo.

L'aube funeste du 13 juillet 1936, où l'on assassina Calvo Sotelo, inaugura dans ma mémoire, en une association d'images sombres, la période de sang, de deuil et de gloire que nous vivons encore. Au seuil de son ancien et beau palais, nous étions quinze ou vingt de ses amis intimes qui attendions l'arrivée du comte de Villagonzalo. Nous lui avions fait nos adieux peu de jours auparavant, alors qu'il était parti plein de vie et d'énergie ; et voilà qu'on le ramenait mort ! Sur tous les visages, silencieux et graves, se peignait la peine et la surprise de ce tragique dénouement qui, par son imprévu et son inattendu, nous paraissait à peine croyable. Fernando Scala, comme on le nommait depuis si longtemps ! Il n'est pas trop osé d'affirmer, que dans la haute société espagnole il n'y avait aucun homme plus aimé, plus populaire, de plus noble, sympathique et généreuse personnalité.

La voiture avec la triste dépouille arriva enfin, elle traversa le jardin, maintenant muet, si peuplé de joies et de rires « quand Dieu le voulait », elle s'arrêta au pied de l'escalier seigneurial ; et le cercueil mortel soutenu par des bras aimés et entouré par tous. Comment oublier ce tableau ! La moitié, peut-être, de nous tous qui rendions un hommage d'affection à ces restes, a disparu tragiquement de la terre. J'évoque avec douleur les visages familiers que je ne dois plus jamais revoir...

Aujourd'hui, s'en va l'ainé de l'illustre lignée, qui se trouvait à l'enterrement de son père. (« Not dead, but gone before. ») L'âme de Fernando Scala sera partie à la rencontre de celle de son fils ; et lorsqu'il lui aura peut-être demandé compte de l'usage qu'il a fait de l'illustre nom hérité, il aura suffi, à l'âme du sous-lieutenant des Réguliers, de signaler, dans le profond lointain, un morceau de terre taché de sang, une trace resplendissante.

Je pénétrai dans la chapelle, convertie en chambre mortuaire. Ce qui du corps juvénile, exception faite du pâle visage, n'était pas recouvert de l'Emblème de la Patrie, disparaissait sous les fleurs. Le comte de Villagonzalo dormait. Très près de lui, sa mère, image de la douleur et de la sérénité, veillait son sommeil, et j'écoutai de ses propres lèvres, ces nobles paroles : « Je lui parlais du danger qu'il courait... de mon angoisse constante... Mais, quelle belle occasion de mourir ! — me répondait-il. — C'est que tu me laisserais si seule, mon fils ! — Oui maman, mais quelle belle occasion de mourir ! — L'occasion de mourir ! Avec tous les plaisirs de la vie à sa portée dès sa naissance ! En pleine joie et santé ! On ne peut exprimer ni comprendre d'un plus haut point de vue, le sens chrétien et la condition de notre existence passagère. Vous tous qui aimez d'une manière effrénée cette vie périssable, qui vous avilissez pour la défendre, ou qui vous donnez tant de mal pour conquérir les biens que lui méprisait, baissez la tête !

Je tournai les yeux vers le cercueil, et très humblement, avec une intime honte de ce qui reste en moi d'attachement à une vie qui va vers sa fin, je me prosternai devant ces restes sacrés, pauvre enveloppe humaine déchirée dont une âme supérieure suit se défaire et se libérer.

Gravement blessé pendant le combat, il aurait pu et aurait dû se retirer à l'arrière ; mais il s'y refusa : « C'est ici qu'il faut mourir ! » dit-il. Et c'est là qu'il mourut avec tous ses héroïques soldats.

Au moment de le descendre dans le caveau, sur son corps et sa glorieuse mémoire tomba cet épitaphe, qui fut prononcé, avec une généreuse émotion, par son chef, le capitaine Moreno Osorio.

« Nous l'envoyâmes à la mort, et tu nous dis : Je meurs heureux, parce que je meurs pour Dieu et pour l'Espagne ! » On ferma sa tombe. Et seulement alors, la comtesse de Villagonzalo s'en éloigna. Elle passa devant nous tous, armoisée par le sacrifice et la douleur, et comme enveloppée dans le fervent hommage de notre sympathie et de notre respect. De son bras, pendait l'Emblème National de la Patrie, suaire de son fils aimé, et dans ses mains brillait la Médaille Militaire. « Elle devrait la porter sur la poitrine. » — murmura quelqu'un à mon côté.

JUAN DE LEYVA.

BIBLIOGRAPHIE

Les grands chantiers au soleil

de François MARET

M. François Maret a publié aux éditions conjuguées : Fernand Sorlot, Paris ; Office de Publication, S. C., Bruxelles, un livre sur l'Espagne Nationaliste : *Les grands chantiers au soleil*.

L'auteur, qui avait autrefois passé de longues années en Espagne, et qui, de ce fait, en connaît parfaitement la langue et les coutumes, se décida un jour, piqué par la curiosité, à retourner dans ce pays, dont les uns lui disaient tant de mal, et les autres, tant de bien.

Il partit donc, l'esprit vide d'idées préconçues, et bien décidé à relater impartialement tout ce qu'il verrait. Son livre, de ce fait, prend des allures de témoignage, et ce n'est pas son moindre mérite. Dans la première partie, qui s'intitule « Retour », M. Maret « retrouve » l'Espagne. Du moins, l'Espagne de Franco, puisque c'est la seule (pour autant qu'on puisse dire qu'il y en ait deux) qu'il a parcourue. Il a tout d'abord été surpris de la vie essentiellement normale que l'on y mène et qui ne ferait jamais supposer que le pays est en état de guerre.

Les denrées ne manquent pas, et, contrairement à ce que l'on prétend, nous dit-il, on n'y respire nullement l'atmosphère des dictatures. Certes, la loi martiale est en vigueur, mais les contrôles ne sont jamais sévères, les gens ne se gênent pas à l'occasion pour formuler des

critiques, d'ailleurs bénignes, à l'égard du régime, et les restrictions imposées dans certains domaines sont en général acceptées de grand cœur par les populations.

Dans la seconde partie de son livre : « Images de guerre », l'auteur nous fait visiter avec lui les différents fronts. Son récit est extrêmement vivant et souligne l'effort d'organisation qui se poursuit au sein des troupes nationalistes.

Enfin, dans la troisième partie de son livre : « Chantiers », M. Maret nous fait assister à l'effort de reconstruction qui se poursuit à l'arrière des fronts nationalistes. Il s'étend longuement sur la doctrine sociale et politique de la Phalange et se plaît à mettre en relief sa physionomie spiritualiste et solidariste.

Les grands chantiers au soleil se terminent par une lettre à M. Bernanos, à qui l'auteur reproche d'avoir endossé aux Nationalistes la responsabilité des excès dont il fut le témoin à Majorque et qui furent le fait d'isolés, et de passer sous silence les excès autrement graves dont l'autre Espagne a été le témoin.

Tel quel, le livre de M. François Maret, en raison de l'indépendance d'esprit dont son auteur fait preuve, mérite d'être lu et peut être considéré comme l'un des meilleurs livres qui ont été écrits sur la guerre d'Espagne.

M. L.



Le Généralissimo Franco délivre à 37 ménages leurs allocations familiales. Actuellement, l'Espagne nationale verse 600.000 pesetas par jour pour ces allocations.

La campagne de Catalogne au point de vue militaire

La vision d'ensemble de cette grande bataille qui a rendu à l'Espagne Nationale les plus belles régions espagnoles, offre aux yeux attentifs de l'observateur une multitude d'aspects aussi intéressants les uns que les autres, qui constitueront sans doute pour l'avenir des leçons de science militaire très utiles dans une époque de doctrines et de transition technique comme la nôtre.

La victoire militaire n'est pas le fruit de circonstances isolées, mais d'un ensemble de causes qu'il est dangereux d'étudier séparément et de simplifier. Cette complexité est encore beaucoup plus grande dans le cas particulier de la campagne de Catalogne, où la comparaison des effectifs numériques et matériels de chaque groupe combattant démontre l'égalité de leurs forces. La propagande marxiste avait dénié la réalité des faits, en donnant pour seule cause de la déroute de ses troupes la supériorité des forces nationales en matériel. Le simple bilan qu'on peut faire aujourd'hui à tête reposée, à l'aide de renseignements sûrs, prouve la fausseté de telles affirmations.

L'Armée Nationale, au moment où elle se lança sur la Catalogne, comptait un nombre de combattants approximativement évalué à 300 mille hommes. Le bilan de la défaite de l'armée marxiste, à la fin de la bataille, accuse un nombre au moins égal de troupes combattantes : plus de 200.000 miliciens rouges ont franchi la frontière française et ont été concentrés dans des camps après avoir été désarmés ; plus de 60.000 prisonniers ont été faits par les troupes du général Franco au cours de la campagne. Si l'on y ajoute la moyenne habituelle des morts dans une opération militaire de ce genre, on voit que le total des soldats rouges atteint 300.000 hommes, ce qui était également le nombre des soldats nationaux.

On peut effectuer le même calcul en ce qui concerne le matériel dont disposait l'armée rouge : additionnés les dépôts d'armes abandonnés au passage de la frontière, les stocks trouvés à Barcelone et dans les principales villes catalanes, les avions qui ont atterri sur les aérodromes français et le matériel perdu sur le champ de bataille, et l'on verra que l'un et l'autre camp possédait des moyens de combat en quantité presque égale ; les rouges gardant même l'avantage puisqu'ils n'avaient qu'un matériel absolument neuf et moderne récemment importé de l'étranger et qu'en revanche, les soldats de Franco se servaient de leurs vieux modèles avec lesquels ils n'en ont pas moins été les vainqueurs. Cette égalité matérielle, aujourd'hui patente, rehausse la valeur de la victoire de Franco. En effet, malgré l'égalité de leurs effectifs et de leurs armements, il est indéniable qu'en cinquante jours — du 23

décembre 1938 au 10 février 1939 — les troupes nationales sont parvenues à s'emparer d'une des régions espagnoles les plus difficiles à conquérir, non seulement à cause de la considérable superficie du territoire, mais aussi en raison de la densité de sa population. Toute cette zone est industrielle, donc formée d'agglomérations urbaines d'une conquête malaisée pour peu que l'ennemi ait la volonté de résister ; et aussi à cause de l'orographie du pays nettement influencée par la formation pyrénéenne.

Répetons-le, il est dangereux d'attribuer la victoire à un seul des facteurs qui ont contribué au fait très complexe de la guerre.

Avant tous autres commentaires, le vaste problème que pose cette étape de la guerre espagnole, exige donc une présentation générale de son développement, considéré de l'un des points de vue qui démontre le mieux la prévoyance du commandement national dans l'organisation stratégique de cette offensive. Il s'agit de considérer le plan d'ensemble des opérations et de la tâche qu'y ont accomplie les différents corps de l'Armée nationale. C'est peut-être l'examen de ce point de vue vaste et général qui mettra en pleine lumière une des dispositions les plus opportunes du général Franco pour le déroulement de cette offensive. Il s'agit d'une campagne savamment articulée, dans laquelle le rôle des différents corps d'armée semble indépendant. Malgré le contact constant entre les six corps d'armée, ceux-ci n'ont pas cessé de progresser sur leurs fronts respectifs à l'aide de manœuvres isolées, faisant toutes parties d'un ensemble grandiose. Ce qui — sans rompre l'unité essentielle du « Mouvement » que le Caudillo ne perdait jamais de vue — a permis de donner à l'attaque déclenchée en même temps sur toute la ligne du front national une souplesse telle qu'elle déconcertait forcément les tentatives de résistance ennemie.

Sur le front, aucune rigidité. Les six corps d'armée lançaient leurs attaques simultanément sur différents points de la ligne adverse. Le commandement marxiste eut le tort d'acquiescer une résistance frontale partout à la fois. Et bientôt ses forces se virent dans l'impossibilité d'effectuer un repli ordonné de leur front. Débordées dans tous les secteurs, elles ne purent nulle part opposer la contre-attaque opportune capable de neutraliser, même dans un secteur restreint, les effets de l'avance nationale.

La première phase de la bataille — depuis la rupture du front et l'avance jusqu'à Artasa del Segre dans la zone nord et jusqu'à Borjas Blancas dans la zone sud — se vit marquée par cette erreur fondamentale de la résistance ennemie. Ensuite, passée cette phase, la situation

marxiste devint véritablement insoutenable ; car les réserves rouges étaient à peine suffisantes pour s'opposer au passage d'un seul corps d'armée, mais alors sur les autres fronts les unités nationales voisines avançaient, débordaient et encerclaient les troupes marxistes qui résistaient. Tel fut l'effet immédiat de la souplesse de l'offensive. Par exemple, dans le nord, si un jour l'armée d'Urgel rencontrait une résistance, celle d'Aragon avançait et, en débordant le flanc de la zone d'évolution du corps d'armée voisin, elle rendait insoutenable toute défense adverse. Au sud, si les divisions légionnaires trouvaient quelque difficulté à percer le front dans les abords de Borjas Blancas, en revanche l'armée de Navarre dépassait tout ce secteur et pénétrait en flèche dans la zone de Granadella ou par la Sierra de la Llena. Cette souplesse dans l'articulation de l'offensive sur un champ d'action limité pour chaque corps d'armée a donc été la base de la désorganisation et du démantèlement de la résistance ennemie. L'armée marxiste, forcée à se replier chaque jour et dépourvue d'un commandement capable de contre-attaquer, fut enfin complètement désorientée. Ce phénomène s'est produit sur une grande échelle après la conquête de Tarragone. La retraite marxiste avait déjà atteint une profondeur approximative de 100 km. La désorientation de ces forces était complète. Le Général Franco maintint alors inébranlable le rythme accéléré de ses troupes. Ainsi la désorganisation ne cessa-t-elle de croître jusqu'à la fin de la campagne où l'on vit plus de 200.000 hommes armés, soldats capables de combattre, franchir en plein désarroi la frontière française.

angle étaient constitués par la frontière française de l'ouest à l'est et par l'ancien front catalan stabilisé du nord au sud. De Sort par le secteur de Tremp et par le cours inférieur de la Sègre, en mettant à part, pour l'exactitude du dessin, la zone de l'Ebre. L'arc qui coupe les deux côtés de cet angle est la côte méditerranéenne.

Si l'on trace sur cette carte la direction prise par chaque corps d'armée dans sa progression, les lignes figurant leur avance respective représentent des arcs concentriques commençant sur les secteurs de départ de l'ancien front et aboutissant à la frontière française elle-même. Le synchronisme de l'avance des corps d'armée nationaux peut se remarquer à chaque instant de l'offensive. La progression est parfaite et ordonnée sur la ligne théorique tracée du point le plus éloigné atteint sur la côte au sommet de l'angle dont nous avons parlé plus haut qui peut se placer au village de Sort. Citons des exemples concrets : le jour de la conquête de Tarragone, toutes les troupes étaient alignées sur un front allant jusqu'à la côte aux environs de Cervera. A la chute de Barcelone, la ligne nationale se redressa dans la direction de Solsona et Manresa. Lors de l'occupation de Vich, le front se dessinait nettement sur la ligne théorique de Berga à Vich et Santa Coloma de Farnès.

Etait-il possible de mettre plus d'harmonie dans les lignes de l'avance ?

Dans une lutte qui semblait isolée et indépendante, les corps d'armée ont toujours constitué un front ordonné et homogène. Ainsi le plan du général Franco est-il parvenu à tous moments à joindre la souplesse efficace de son front d'offensive au maximum d'ordre et de discipline dans l'avance de ses unités indépendantes. De là la beauté harmonieuse et sereine de cette campagne de Catalogne, admirable pour tant de raisons.

Para la colonia espanola

El domingo, día 2 de abril, se celebrarán en la « CASA DE ESPAÑA », 19, rue de la Science, los actos siguientes :

1. A las 11, misa de acción de gracias, oficiada por el R. P. CAVESTANY, S. J.
2. A las 11.30, bendición de la Bandera de F. E. T. ofrecida por los señores de FIGUERAS.
3. A las 11.45, presentación y jura de nuevos falangistas y afiliados a la Sección Femenina.
4. A las 12, inauguración de la exposición de escultura del laureado artista JUAN CARDELLA.

Se recomienda para estos actos la camisa azul.

Arriba España !

Imprimerie Pavrez, 59, avenue Fonsny, Bruxelles.
Editeur responsable : Aug Pavrez, 56, rue du Tiro-lillon, XL.